

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 26 (1958)
Heft: 3

Artikel: Le journal de Carlo Cocciali
Autor: Coret, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le journal de Carlo Cocciali

Le nom de Carlo COCCIOLI est aujourd’hui connu, et il a la chance néanmoins de posséder encore cette charge de mystère qui est l’apanage des grands écrivains. C’est un auteur grave, mais pas encore sincère au point de se livrer complètement, sans qu’aucun détour ne s’impose plus ou moins consciemment à sa pensée. Peut-être est-ce cela «l’Art», en ce sens que le lecteur doit reconstituer lui-même et selon son caractère les chapitres qui manquent, et les aveux dont le moment semble sans cesse reculé.

Avouer quoi, tout d’abord? Le fait que cet écrivain ait des goûts communs aux nôtres? C’est chose faite, sans ambiguïté, et c’est l’origine, probable du public qui le lit. Mais ce à quoi ses héros, donc lui-même par conséquent, réagissent mal, c’est à leur vie et à leur adaptation au milieu qui les entoure. C’est là le drame majeur. Le conflit, ce n’est pas d’être autrement, c’est que votre nature soit compatible ou pas avec le milieu dans lequel vous êtes obligé à vivre. Il est heureux pour l’écrivain, pour l’artiste qu’une singularité de cette sorte ne le contraigne socialement qu’à un minimum de mensonges. Restent les conflits plus profonds qui l’opposent à Dieu et à une Eglise s’il est croyant et pratique une religion. C’est justement là où nous attendions Carlo Cocciali. Son oeuvre touche à trop de problèmes. Comme le doigt d’un chirurgien, il sait les points douloureux, et les frontières entre l’humainement possible et le sacré. Le groupe des lecteurs de Cocciali étant devenu, qu’il le veuille ou non, une famille, l’auteur doit se sentir une responsabilité aiguë. Chacun de ses livres devient message, avertissement, et influence. Jusqu’à maintenant, les romans qu’il avait publiés et leur facture très particulière le rendaient apte à toutes les dérobades. Le seul qui fut net, de mon point de vue, était «Fabrizio Lupo» et je me rappelle encore l’espèce d’éblouissement que j’avais éprouvé à sa lecture. Je constate souvent le même chez ceux qui n’avaient pas encore lu ce livre. Si j’en juge par mon exemple personnel, l’éblouissement fut bref parce que l’identification ne se fait pas aux héros et parce qu’aussi aucune morale, si le mot ne paraît pas ici incongru, ne se dégage de l’oeuvre. Quelques talentueux que soient style et images, le résultat en est une retombée assez morbide sur soi, et à une résignation à sa condition qui n’est ni tonique, ni positive. Ah, j’entends bien, on ne peut écrire autre chose que ce qu’on est, et ce n’est déjà pas si mal. Mais, quand on se trouve placé comme Cocciali, on ne se contente pas, me semble-t-il, d’être en état de voisinage. On tente un contact plus riche, on cherche à ce que son livre puisse apporter autre chose qu’une simple compréhension humaine. Si je ne craignais pas d’être vulgaire, je dirais que l’on donne des consultations. Il est beau d’endosser le fardeau des autres, de l’exprimer et de les soulager en l’exprimant, non pas en faisant comprendre son poids à qui ne le porte pas, mais en aidant ceux qui plient dessous à trouver un peu de lumière et une résignation qui ne soit pas bornée. Le reproche que j’adresse, à Carlo Cocciali, c’est que cette lumière est cachée dans ses livres et que son «Journal» (1) qui vient de paraître n’y fait pas exception.

Il faut croire pourtant que le public que l’auteur a rassemblé autour de son oeuvre ne s’y est pas trompé, lui. Il a eu, s’il en faut croire l’écrivain, le besoin classique d’entrer en contact avec qui l’avait touché. Il y a en effet, chez Cocciali, cette rareté profonde, que de faire surgir après nombre de pages diffuses, le passage essentiel, la perle en quelque sorte qui va nous attacher à lui, et nous

faire l'écouter plus avidement. Ces pages qui semblent être préparatoires à cet éclat soudain dans l'esprit de l'auteur, elles ne le sont guère pour nous, et ceci me conduit à lui chercher une autre querelle: il ne semble pas que Cocciali soit doué de sens critique, quant à la confection de ses livres. Il doit penser que ces pages pleines de détours par lesquels il va arriver à son but sont importantes pour le lecteur et qu'elles indiquent le cheminement indispensable de sa pensée. J'estime au contraire que ces labyrinthes doivent être raccourcis, que le lecteur a droit au diamant assez vite, débarrassé de sa gangue.

Je reviens au Journal de Cocciali, encore que je croie ne l'avoir jamais quitté. Après «Manuel le Mexicain» (2) peut-être le plus achevé, le plus parfait des livres de Cocciali, voici l'auteur en scène et son «JE» attendu. Ce Journal est, et ceci n'est pas une critique mais seulement une caricature qu'on me pardonnera, un carnet de voyage, un courrier du coeur, et, au milieu de tout cela, quelques pages magistrales qui récompensent de tout. Lorsque j'en ai commencé la lecture, j'ai pensé que je n'aurais jamais le courage de terminer ce volume, et que le moment n'était pas éloigné où il allait me tomber des mains. Une notation par ci par là, et je faisais bénéficier l'auteur d'un sursis; ceci m'a amené aux pages les plus sensationnelles du livre et peut-être de l'oeuvre de Cocciali. Ce sont celles où il décrit ses compagnons d'armes et lui-même dans l'armée italienne, au moment du départ des troupes allemandes à la fin de la dernière guerre. Cette impression de délivrance que je trouve dans presque tous les livres de Cocciali à quelqu'une de leurs pages, je l'éprouvais là à son maximum. Ces pages du Journal, je les ai relues. Les paysages que Cocciali et ses camarades parcouraient, j'en avais la sensation physiquement, et en un mot, je me délectais.

Nulle frontière à ce moment qui nous sépare de lui, nulle part «ce style figuré dont on fait vanité»; mais une sincérité intense, une clarté de langage parfaite, une communication sans défaut. J'avais déjà eu, à certains passages de «Fabrizio Lupo» la même joie, mais tempérée par l'exiguïté du sujet, si j'ose dire. Dans le Journal, quand les soldats parcourent à pied la campagne florentine en rentrant chez eux, ce sont de véritables vannes qui s'ouvrent, il y a une joie communicative dans leur contact avec la nature qui, loin de nous faire verser dans un attendrissement stérile, nous réconcilie avec ce monde et avec ses habitants.

Les portes du cabinet de travail de Cocciali se referment trop vite malheureusement sur ce monde ensoleillé. L'écrivain se plonge à nouveau dans sa poussière et ses méditations favorites, et les visites de ses lecteurs dont il conte, comme à plaisir, les cas les plus tristes ou même les plus scabreux. Ces pages ne nous apportent rien que ce à quoi nous avons maintes fois réfléchi, et nous replongent, nous aussi, dans le vague.

On ne saurait pourtant rester indifférent à ce livre, et, à plus forte raison, quand on se sent placé de façon à pouvoir le comprendre au maximum. Je fais confiance à Cocciali. Il sait qu'il est riche de trop de dons pour que ce ne soit pas en vue d'un rendement intégral. Qu'il poursuive la fresque qu'il a commencé de dessiner. Je voudrais seulement que ses futurs écrits, sans rien perdre de cette originalité qui lui est propre, prenent aux yeux de ses amis la netteté du contour et la vision précise qui sont le signe des chefs-d'oeuvre dont il n'est pas loin.

Pierre CORET.

1) *JOURNAL Carlo Cocciali Table Ronde edit.*

2) *MANUEL LE MEXICAIN Carlo Cocciali PLON edit.*